Réflexions du moment

RÉMINISCENCES HISTORIQUES

Le moral de notre armée est admirable. Celui de nos alliés est à l'unisson. La résolution d'aller jusqu'au bout et d'obtenir la victoire décisive est devenue un acte de foi raisonné. La visite de nos dirigeants en Italie, la fusion des cœurs, qui s'est manifestée dans l'accueil qui leur a été fait à Rome, en particulier, les discours qui ont été échangés témoignent hautement de la communauté de sentiments qui existe entre les deux sœurs latines, dont le sang a arrosé les mêmes champs de bataille. M. Salandra et M. Briand ont trouvé les formules qui répondaient aux aspirations des deux nations, indissolublement unies, dans la recherche et la réalisation de la coordination des efforts; c'est ce que M. Briand a excellemment exprimé en parlant de « l'étroite concorde et de l'indissoluble communauté non seulement des décisions, mais de leur réalisation ». La réunion de la conférence des alliés à Paris sera la consécration de l'union intime et de l'entente ordonnée et *agissante* en vue de la conduite de la guerre sur l'ensemble des théâtres d'opérations.

L'activité de l'ennemi se montre, depuis quelques jours, d'une façon soutenue, sur toutes les parties du front occidental. Les engagements, qui se répètent, en liaison apparente les uns avec les autres, sont-ils les prodromes d'une offensive générale? Je n'ai pas le moyen de répon-

dre à cette question, mais l'hypothèse qu'elle renferme n'a rien d'in vraisemblable en raison même de la simultanéité d'action et de la concordance d'efforts qui semble caractériser la lutte engagée. C'est, en effet, par des préliminaires de cette nature que débute en général les batailles. On fixe l'ennemi en l'attaquant partout, et on cherche la décision là où le commandement juge que la rupture d'équilibre peut se produire avantageusement. Notre front est assez solide pour résister aux assauts ennemis et donner aux réserves le temps d'arriver là où elles doivent arrêter la tentative ennemie ou, encore mieux, favoriser pour nous une contre-offensive à intention décisive. Le tout est de savoir agir au point où les conditions de la lutte et la recherche du résultat décisif conseillent de le faire. C'est ainsi que se révèle la volonté du chef, qui ne doit pas se laisser dominer par celle de l'adversaire. C'est la manifestation de la manœuvre, qui est la vie, tandis que la passivité est la mort.

Rien de ce qui se passe n'est de nature à nous émouvoir. Nous sommes *parés*, comme disent les marins. D'autre part, l'offensive des Russes, soutenue, en Galicie, et victorieuse en Arménie, où la prise d'Erzeroum marque un succès de grande importance, la consolidation de notre situation à Salonique, avec les vues offensives qu'elle comporte, la fermeté de nos alliés sur toutes les parties du vaste et unique front du théâtre de guerre ne peuvent que justifier un jugement optimiste.

Il est pourtant quelques esprits inquiets, et même possédés par le démon du pessimisme. Lorsqu'on rencontre un de ces déprimés, il vous parle par paraboles; il ne vous annonce pas précisément des catastrophes et cependant ses phrases pourraient être intercalées entre deux versets de Jérémie. Il vous dit : « On ne peut pas se dissimuler que... Cette prolongation de la guerre est si grave... Les ressources de l'Allemagne sont telles que... » Il semble, à entendre ses réticences, que ce soit la première guerre qui ait retenu son attention. Pour répondre à de telles inquiétudes, je veux encore, comme dans mon dernier article, évoquer l'Histoire, et j'en appelle cette fois aux souvenirs de la guerre de Crimée. Elle a conduit la France au traité de Paris, c'est-à-dire au comble de la fortune et de la gloire. Oui, mais à quel prix! Je laisse de côté les pertes matérielles et je ne veux envisager que l'ordre moral et les fluctuations de l'opinion.

Quand les nouvelles du 5 novembre 1854 arrivèrent à Paris, quelle consternation! On avait risqué, disaient-elles, contre Sébastopol, une attaque de vive force, et on avait éprouvé un échec complet. Le général de Lourmel avait été tué. Plusieurs régiments avaient été décimés. Quelles critiques contre Canrobert, qui avait oublié la phrase de Napoléon : « On ne prend pas une grande ville au collet. » Aux Tuileries, on était sombre. Les adversaires de l'Empire laissaient libre carrière à leurs ressentiments. Tel écrivain célèbre disait, comme mon pessimiste : « On ne peut pas se dissimuler que... » Pour rétablir la vérité, plusieurs courriers furent nécessaires. Les prophètes de mauvais augure furent obligés de se taire quand on apprit l'intervention de Bosquet, l'entrée en scène héroïque des brigades Bourbaki (6^e de ligne et 7^e léger) et Dautemarre (3^e zouaves et turcos), sur le champ de bataille d'Inkermann, où nos alliés d'alors et d'aujourd'hui avaient montré leur admirable force de résistance. Le Parlement anglais ferma la bouche aux détracteurs, en votant des remerciements au général Bosquet pour son secours « opportun et efficace ». Mais vinrent les journées des 2 et 22 mai. On avait pris, disait-on, un cimetière jonché de plus de cadavres que la terre n'en recouvrait. Et la prise du Mamelon-Vert le 7 juin? Ce tertre insignifiant valait-il les sacrifices qu'il avait exigés? Le 18 juin acheva de troubler le moral de ceux qui en manquaient. C'était la date du premier assaut donné sans succès à la tour de Malakoff. Un aide de camp de l'empereur lui écrivait que nous n'entrerions jamais dans Sébastopol. Et cet aide de camp était admiré de toute l'armée! Du 18 juin au 8 septembre, jour du dernier assaut, ce fut à peine si la victoire de Traktir (16 août) éclaircit pendant quelques instants l'horizon. Les pertes s'ajoutaient aux pertes.

L'armée, immobilisée, restait clouée dans ses tranchées. Le choléra, le typhus, le scorbut étaient encore plus meurtriers que le feu des Russes. Jusqu'à la dernière heure, les gens qui pensaient comme mon pessimiste répétaient : « Il ne faut pas se dissimuler que... » Mais cette durée de la lutte, les défaillances de l'opinion, les alternatives de succès avortés et d'échecs incomplètement réparés, sont précisément la caractéristique des grands drames de l'Histoire. Les oscillations sont le préambule obligatoire des grandes chutes. Que ceux qui veulent avoir un tableau vivant de cette guerre de 1854-1856, où tant d'héroïsme fut dépensé, lisent *la Guerre de tranchées il y a soixante ans*, de Victor Goedorp. Ce sont les lettres d'un sous-lieutenant de zouaves, tué à Sébastopol.

Une campagne courte, frappant l'opinion par une victoire éclatante, n'a le plus souvent qu'un résultat éphémère. En 1805, Austerlitz n'a pas empêché l'Autriche de recommencer la lutte en 1809. Six ans après Iéna, la Prusse reprenait les armes, qu'elle devait tourner contre nous. Pour que les résultats de la victoire soient durables, il faut que des efforts violents et prolongés aient épuisé les ressources du vaincu et rendu sa défaite irréparable.

L'activité offensive que montre actuellement l'ennemi sur tout notre front n'est pas pour nous troubler, quelle que soit la signification qu'on veuille lui donner. Que ceux dont le moral ne serait pas aussi haut que celui de nos soldats songent à l'enseignement de la guerre de Crimée; qu'ils cessent de faire à Jérémie des emprunts injustifiés et se décident à prédire le triomphe des alliés, en empruntant la formule du général Lamarque : « La victoire reste au plus entêté. » C'est au commandement à la vivifier, en mettant les moyens dont il dispose au service de son habileté et de sa clairvoyance.